

La Dame
de Compagnie

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Phaneuf, Louise, 1953-
La dame de compagnie
ISBN 978-2-89585-729-7

I. Titre.
PS8631.H35D35 2016 C843'.6 C2016-940964-3
PS9631.H35D35 2016

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
prologue.ca

Distribution en Europe :
DILISCO
dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

LOUISE PHANEUF

La Dame
de Compagnie



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*Pour ma très chère grand-maman Mary,
qui m'a inspiré le personnage de Géraldine...*

*Pour mon tendre Émilien,
mon premier lecteur, mon premier critique,
qui n'a pas pu voir la finalisation de ce projet,
mais qui sera toujours à mes côtés...*

Chapitre 1

Saint-Jean-d'Iberville, 8 décembre 1887

La douleur était terrible. Quand la contraction montait comme une vague, Géraldine se mordait la lèvre jusqu'au sang. Cela faisait maintenant vingt heures que le travail était commencé. Pendant tout ce temps, M^{me} Wilson, la sage-femme, était restée à ses côtés lui tamponnant le front et plaçant des compresses d'eau très chaude entre les jambes pour aider les tissus à se dilater. Mais au cours de la dernière heure, Géraldine était devenue extrêmement souffrante et s'était mise à saigner.

M^{me} Wilson avait alors annoncé à la jeune femme qu'elle allait demander à M. Tremblay de quérir le D^r Maxell, tout de suite, le plus vite possible. Géraldine s'était alors redressée dans son lit.

— Non ! Non ! Pas le D^r Maxell !

— Géraldine, le bébé se présente mal, je ne suis plus capable de rien faire. Vous avez besoin d'un médecin, sinon vous allez mourir et votre bébé aussi ! Il ne faut pas perdre de temps, je vais chercher Gaston Tremblay. À cette heure-là, il est déjà rentré à la maison.

Géraldine aurait voulu répondre, mais une autre contraction l'avait prise d'assaut et elle poussa un long cri. Elle saisit le petit médaillon à son cou et le serra très fort dans sa main.

Francis Maxell arriva une quinzaine de minutes plus tard. Il entra dans la maison en coup de vent et se dirigea tout de suite vers la chambre.

— Géraldine ! Je suis là ! Tout va bien aller !

— Je ne veux pas que vous me voyiez comme ça, Francis ! Je suis si gênée !

— Chut ! Chut ! Je suis là pour sauver votre bébé ! Mais j'ai besoin de votre aide. Laissez-moi vous examiner.

Sans attendre de réponse, le médecin versa de l'acide carbonique sur ses mains et commença son examen. Comme une nouvelle contraction s'annonçait, il plaça sa main sur le ventre de Géraldine et attendit qu'elle soit passée. Pendant l'accalmie qui suivit, il lui ouvrit les jambes et entra doucement sa main en elle pour évaluer la position du bébé.

La jeune femme détourna la tête en gémissant de honte et de douleur. Avec son autre main, Francis caressait doucement le gros ventre de son amie. Cela dura un moment et il ne sortit sa main que lorsqu'il sentit une nouvelle contraction se former. Il attendit que la douleur s'apaise un peu, puis il expliqua le problème à la jeune maman.

— Géraldine, le bébé est mal placé et le travail n'avance plus. Je dois entrer mes mains en vous pour le replacer. Ce sera douloureux alors je vais vous donner du chloroforme. Le chloroforme bloquera la douleur et comme vous serez plus détendue, votre col se dilatera plus facilement.

— Mais le bébé, Francis, est-ce que c'est dangereux pour le bébé ?

— Pas du tout ! Je dois vous endormir, Géraldine, car vous êtes tellement souffrante et tendue que je serai incapable de rejoindre le bébé. Faites-moi confiance ! Vous savez, la reine Victoria a utilisé du chloroforme pour ses deux derniers accouchements et en a été très satisfaite !

— Je vous fais confiance, Francis, mais je suis si fatiguée, tellement fatiguée !

— Justement, laissez-vous aller et tout va bien se passer !

Pendant qu'il lui parlait, le jeune docteur avait sorti de son sac de cuir un masque de coton blanc entouré d'une ceinture de métal. Il déposa d'abord un long baiser sur le front de la jeune femme, puis il plaça le masque sur le nez et la bouche de Géraldine. Ensuite, il versa du chloroforme liquide sur le coton. La jeune femme ferma les yeux et son dernier souvenir fut la main de Francis qui serrait la sienne.

Chapitre 2

Saint-Jean-d'Iberville, septembre 1862

Anthony, debout devant la commode de sa chambre, regardait avec attention son reflet dans la glace. Un peigne de corne à la main, il essayait de venir à bout de sa tignasse. Il plaça chaque mèche avec attention et quand il fut enfin satisfait du résultat, il fit légèrement pivoter le miroir et recula d'un pas pour juger de l'effet final.

Il avait belle apparence. Déjà dans la trentaine, il avait pourtant gardé un visage d'adolescent. Ses cheveux roux et frisés renforçaient cette impression. Aujourd'hui, il s'était endimanché, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Après des mois d'hésitation, il avait enfin pris la décision d'aller voir M. Marchand pour lui demander la main de sa fille Julia. Maintenant que sa décision était prise, il se sentait très agité. M. Marchand n'était pas d'approche facile et puis il faudrait lui parler en français ! Chaque fois qu'il essayait de parler français, Anthony se sentait gauche et ridicule. Les mots ne sortaient jamais comme il l'aurait voulu et il avait l'impression de parler avec des patates chaudes dans la bouche.

Quand il se présentait au magasin général, il faisait toujours l'effort de parler français, mais souvent il avait surpris les sourires amusés de la famille Marchand. Seule Julia ne se moquait jamais de lui. Elle lui souriait gentiment et lui demandait patiemment de répéter si elle n'avait pas compris. Depuis quelques mois, Anthony se rendait souvent au magasin général, de plus en plus souvent. Toutefois, ses conversations avec la jeune fille s'étaient toujours

limitées à discuter de la température. Se doutait-elle de quelque chose ? Avait-elle remarqué comme il essayait toujours de se faire servir par elle ?

Quel âge pouvait-elle avoir maintenant ? Dix-huit ou dix-neuf ans ? Anthony la voyait depuis toujours travaillant au magasin de son père. Il se souvenait vaguement de la petite fille timide qu'elle était jadis. Il ne la remarquait pas vraiment alors, mais il se souvenait de ses tresses toujours attachées dans le dos. Il y avait bientôt deux ans, il s'était mis à la regarder différemment.

En vieillissant, elle était devenue très jolie. Peu à peu, lors de ses visites, Anthony avait commencé à remarquer sa nuque si blanche, sa taille svelte, ses petits seins qui arrondissaient son corsage. Son odeur sucrée surtout provoquait chez lui des émois qu'il essayait de cacher tant bien que mal.

En y repensant, il soupira et se dit que ce serait bien dommage si M. Marchand refusait de donner sa fille à un Anglais. Après avoir pris sa casquette, il sortit de la maison et se dirigea vers la jument grise qu'il avait attelée avant d'endosser ses beaux habits. Il monta dans la carriole et quitta sa ferme en direction de la ville. En suivant la rivière Richelieu qui coulait devant chez lui, il y avait environ trois milles pour se rendre jusqu'à Saint-Jean-d'Iberville. La famille Marchand habitait sur la rue Longueuil presque en face de l'église. Une bonne demi-heure et il y serait. Pour la centième fois, le jeune homme se demanda comment il allait présenter sa demande, puis il laissa son esprit vagabonder en regardant défiler le paysage. Une longue barge tirée par deux chevaux remontait l'étroit canal qui ceinturait la rivière. Elle était chargée de billots de bois.

En regardant le canal, l'image de son père lui revint soudainement à l'esprit. Le vieil homme était mort quelques années auparavant, au printemps, alors que sa charrette et son cheval avaient glissé dans le canal à la suite d'un effondrement de la route. L'eau

était glaciale et il ne savait pas nager. Il avait rapidement perdu connaissance et avait coulé à pic. Anthony essaya de chasser cette image, car elle lui était désagréable. Il n'aurait pas voulu penser à son père aujourd'hui. Il savait trop bien que le vieux se retournerait dans sa tombe s'il savait qu'un de ses fils voulait épouser une catholique et en plus une catholique qui ne parlait que le français!

Le vieux M. Grant était en effet très conservateur. Loyaliste et fervent sujet de Sa Majesté, il avait fui la révolution américaine pour venir s'installer au Bas-Canada. Il était arrivé très jeune et sans un sou en poche, mais bien déterminé à s'enrichir. Le gouvernement britannique ayant voté de généreuses indemnités pour l'installation des loyalistes dans leur nouvelle patrie, Grant, après des débuts difficiles, était rapidement devenu un citoyen prospère.

Se voyant vieillir sans descendance, il s'était marié sur le tard à la jeune Sarah Nothing qui, en cinq ans de mariage, lui avait donné trois fils. Ayant contracté les fièvres puerpérales, elle était morte quelques jours après la naissance d'Anthony. Par la suite, la mère de Sarah, la vieille Ruth, avait élevé les trois garçons comme ses propres enfants pendant que Grant se consacrait corps et âme à ses affaires. À sa mort, le vieux avait laissé sa ferme à Charles son fils aîné, ses propriétés en ville à William et à Anthony une somme rondelette pour lui permettre de s'établir.

Avec cet argent, Anthony avait acheté la propriété de Paul-Émile Latour dont la maison et une partie des dépendances avaient brûlé l'hiver précédent. M. Latour avait une bonne terre, mais il se faisait vieux et ses deux fils étaient morts plusieurs années auparavant pendant l'épidémie de typhus. Seul, il ne se sentait plus la force de rebâtir. Pour Anthony Grant, c'était une occasion unique, étant donné que les bonnes terres devenaient rares dans la région.

On voyait rarement des fermes mises en vente, car les familles conservaient jalousement leur bien. Beaucoup de jeunes gens avaient dû s'expatrier vers les terres de colonisation ou vers les

États-Unis pour trouver du travail. Le jeune Grant, avec l'aide de ses frères, avait passé plusieurs mois à se bâtir une maison. Espérant se reconstituer une famille, il y construisit plusieurs chambres et une très grande cuisine. Il dépensa ce qu'il lui restait de l'héritage de son père pour acheter des meubles, des outils et quelques animaux. Il était maintenant installé et prêt à prendre épouse.

Au loin, il voyait déjà le clocher de l'église à travers les arbres. Il ralentit son cheval en entrant dans la ville. C'était un beau dimanche après-midi et beaucoup de gens déambulaient tranquillement sur les trottoirs de bois. Le jeune homme les saluait au passage, un peu gêné comme s'ils avaient pu voir sur son visage le but de sa visite. Les feuilles n'étaient pas encore vraiment tombées et les arbres étaient magnifiques.

On voyait partout de belles taches rouges, jaunes ou orangées et il y avait dans l'air l'odeur épicée des feuilles séchées. Le jeune homme arriva bientôt devant la maison des Marchand. Il fut un peu surpris de trouver Aurèle Marchand qui fumait sa pipe sur la grande galerie qui ceinturait la maison. Il était seul, digérant son repas dominical pendant que les femmes s'affairaient à la vaisselle. Sans mot dire, il regarda Anthony attacher son cheval et s'approcher lentement.

— Bonjour, monsieur Marchand, *sir*.

— Tiens, si c'est pas le jeune Grant. C'est-tu le beau temps qui te fait sortir ? Ben viens t'asseoir, je manquais justement de compagnie.

Anthony lui sourit, mal à l'aise.

— Oui, vous êtes bien vrai monsieur Marchand, c'est une belle journée d'automne.

Du coin de l'œil, le jeune homme vit bouger le rideau de la fenêtre derrière lui. Il devina qu'une des filles, piquée par la curiosité, venait voir avec qui son père conversait.

— Est-ce que tu veux une bonne pipée? C'est du tabac du jardin de ma femme Marie-Jeanne. Et c'est du bon!

Le vieux tira avec contentement une longue bouffée de sa pipe.

— Oh non merci, *sir*, répondit Anthony en tournant nerveusement sa casquette entre ses mains.

Il sentait que Marchand l'étudiait calmement et, intimidé, il baissa les yeux. En ville, le vieux Marchand avait une réputation de fin renard. Il était respecté de tous, autant par les Canadiens que par les Anglais. Des passants, curieux de les voir en conversation tous les deux, les saluaient au passage en les dévisageant quelques secondes. Demain, les rumeurs iraient bon train!

Aurèle lui demanda, d'un air innocent :

— Est-ce que tu passais par icitte ou ben t'avais affaire à me parler de quelque chose?

— Je voulais te parler, monsieur Marchand.

Il hésita un moment.

— J'ai terminé mon maison, *you know*. Peut-être que vous l'avez vue? C'est un grand maison et mon terre est bonne... Anthony prit une grande respiration. *Mister Marchand sir*, moi veux épouser ton fille Julia.

Aurèle tira une longue bouffée de sa pipe de plâtre.

— Es-tu bien sûr de ton affaire, mon jeune?

— Oui! Oh oui! Je n'ai pas de doute, *sir*!

— Bon ben, viens avec moi, répondit Aurèle Marchand en quittant son siège, on va discuter de ça dans le privé.

Le mariage fut bientôt décidé. Malgré les scrupules de sa femme, Aurèle n'hésita pas longtemps. Anthony était un bon parti. Sans avoir une grosse fortune, il possédait une des terres les mieux situées de la vallée du Richelieu. Il avait des relations avec beaucoup de commerçants et d'hommes d'affaires anglophones et son père, le vieux Grant, avait été un ami personnel du maire Nelson Mott. Aurèle Marchand avait toujours été intéressé par la politique et il voyait d'un bon œil d'avoir un Anglais dans la famille. D'ailleurs, comme il le disait à sa femme :

— C'est ben moins pire que ceux qui s'en vont rester aux États ! Moi je reste icitte, mais il faut qu'on apprenne à vivre avec les Anglais.

Le plus difficile avait été de convaincre le curé Dionne de célébrer le mariage. L'Église catholique acceptait maintenant les mariages mixtes et les futurs mariés auraient pu se passer de sa permission. Mais si le curé ne bénissait pas leur mariage, toute la ville leur jetterait la pierre et ils devraient trouver un autre prêtre de toute façon. La première réaction du saint homme fut de crier au sacrilège.

Ce n'est qu'après force discussions et promesses que finalement l'homme d'Église donna son consentement. Les époux seraient mariés à l'Église catholique seulement. Leurs enfants seraient catholiques et Anthony payerait la dîme tous les ans ainsi qu'un banc à l'église. Finalement, conseillé par son futur beau-père, Anthony Grant avait aussi fait don à la paroisse d'un harmonium qu'il tenait de son père.

Julia ne fut consultée que pour la forme, mais l'idée de devenir la femme d'Anthony ne lui déplaisait pas. Elle le trouvait plutôt beau garçon. On le disait travaillant et honnête. Elle aimait la timide gentillesse qu'il lui témoignait et en même temps elle était

impressionnée par cette lueur passionnée qui s'allumait parfois dans le regard du jeune homme. Il n'était pas comme les autres. De toute façon, le temps était venu pour elle de quitter la maison paternelle. Le jour de la Sainte-Catherine, elle se faisait déjà taquiner. La plupart de ses amies étaient déjà mariées. Certaines avaient même des enfants.

Le mariage fut fixé pour le début janvier. Le curé ne voulait pas de longues fiançailles dans sa paroisse. Il trouvait les jeunes fiancés trop vulnérables au péché de la chair. Comme il fallait attendre après la période de l'avent, Aurèle suggéra de laisser passer les fêtes, ce qui donnerait un peu de temps à Julia pour terminer son trousseau. Les bans ne furent pas publiés. Étant donné les circonstances, le curé Dionne préférait que l'on en parle le moins possible.

On en parla quand même beaucoup. Autant dans la communauté anglophone que chez les Canadiens français, on critiqua ce mariage, mais à voix basse surtout, car Aurèle était un homme influent dans la petite ville. Le seul qui protesta ouvertement fut le révérend O'Cain, le pasteur anglican. Anthony le rassura de son mieux, mais rien ne calma l'ecclésiastique. La cérémonie fut célébrée un mardi matin comme c'était la coutume. Elle eut lieu à l'église Saint-Jean l'Évangéliste. Le pasteur O'Cain avait craint un moment qu'Anthony ne se convertisse au catholicisme. Pour éviter le pire, il consentit finalement au mariage. Certains invités ne se présentèrent pas sous de mauvais prétextes, mais il y eut tout de même beaucoup de monde.

Pour Julia, ce fut le début d'une existence nouvelle à laquelle elle était mal préparée. Sa vie de jeune citadine ne lui avait jamais permis d'imaginer l'existence qui l'attendait sur la ferme. Sa nuit de noces fut sa première désillusion. Elle connaissait Anthony comme un garçon doux et prévenant. Il l'avait embrassée quelques fois depuis leurs fiançailles au cours des rares moments où ils étaient restés seuls au salon. Ses baisers étaient fébriles, mais Julia avait

aimé ce qu'ils réveillaient en elle, et quand Anthony avait descendu ses lèvres le long de son cou pour embrasser sa gorge, elle avait senti son cœur battre à tout rompre.

Mais après la longue journée des noces, la tension de l'attente et le désir qu'il refoulait depuis des mois rendirent Anthony brusque et impatient. À peine avaient-ils passé la porte de leur maison qu'il adossa Julia contre le mur de la cuisine et se mit à l'embrasser avec une passion débridée. Il la serrait si fort qu'elle respirait difficilement. Dans sa fougue, il déchira sa robe en la déshabillant. Bientôt, apeurée et rougissante, elle se retrouva à demi nue dans ses bras. Il l'embrassait presque avec brutalité en basculant sa tête en arrière.

Puis, il la fit coucher sur le plancher froid et, lui ouvrant les jambes, il la pénétra sans attendre. Julia, effrayée et dégoûtée à la fois, ressentit alors une brûlure qui lui arracha un cri. Pourquoi est-ce que cela faisait si mal? Malheureusement, la douleur et la gêne de ce moment marquèrent pour toujours les relations entre Julia et son mari. Par la suite, elle lui en voulut en silence chaque fois qu'il s'approchait pour la toucher.

Au printemps, elle sut qu'elle attendait un enfant. Elle eut d'abord des nausées continuelles. Cela dura de longs mois et la jeune femme, qui faisait l'apprentissage des travaux des champs, se mit à regretter amèrement sa vie au magasin. Anthony, lui, semblait très heureux. Il attendait un fils avec fierté et l'idée d'avoir une fille ne lui effleurait même pas l'esprit. Si la mine taciturne de sa femme l'inquiétait parfois, il se disait qu'une fois l'enfant au monde, elle retrouverait son sourire. Un soir, alors que Julia était à tisser de la catalogne, le pasteur O'Cain leur fit une visite impromptue. Depuis le mariage, Anthony avait évité de le rencontrer. Leurs relations étaient restées tendues et le jeune homme préférait laisser le temps arranger les choses.

Les deux hommes eurent une longue conversation en anglais. Julia ne comprit que quelques mots, mais elle sut qu'il était question de l'enfant. Le pasteur était hors de lui. Il venait d'apprendre qu'Anthony avait promis au curé Dionne que leurs enfants seraient catholiques.

— Tu trahis ta foi et celle de tes ancêtres ! C'est toi le chef de famille et tu laisses ton beau-père et son curé décider à ta place, tempêta le révérend. L'enfant qui va naître portera le nom des Grant, pourquoi devrait-il pratiquer la religion des Marchand ? Les enfants Grant devraient être anglicans comme leur père et comme leur grand-père, paix à son âme, lança O'Cain en insistant sur la fin de sa phrase.

Anthony écoutait avec inconfort et il détourna la tête quand le révérend fit allusion à son père.

— J'ai donné ma parole, répondit-il en se tordant les mains.

— On ne marchande pas sa foi, répondit O'Cain en français à l'intention de Julia qui rougit en baissant les yeux !

Anthony avait toujours été un homme de parole, droit et fier, mais son pasteur avait réussi à ébranler sa tranquille assurance. Il réfléchit pendant deux jours à la conversation qu'il avait eue avec O'Cain. Le religieux avait réussi à lui gâcher sa joie et à lui donner mauvaise conscience. Il pensait à son père si pieux, à ses deux frères qu'il ne voyait presque plus. Il avait vécu un peu à l'écart, tout à la joie d'avoir enfin une terre à lui, une femme qu'il aimait, une famille en devenir.

Depuis son mariage, il ne fréquentait plus que sa belle-famille. Mais des remords commençaient à le hanter. Finalement, un soir après le souper, il annonça à sa femme qu'il avait pris une décision. Leur premier enfant serait anglican, le deuxième catholique et ainsi de suite. Il pourrait ainsi transmettre lui aussi sa foi. Julia indignée essaya de protester.

— Mais Anthony, tu avais promis ! cria la jeune femme.

Anthony lui lança un regard dur. À sa mine sombre, elle comprit qu'il n'y avait pas de discussion possible. Il était son mari, et elle devait se plier à sa décision. Elle appréhendait ce que diraient sa famille et son curé, mais, la mort dans l'âme, elle se rangea derrière son homme.

L'enfant, un gros garçon qu'on appela Henri, naquit en décembre par une nuit de neige. L'accouchement long et difficile laissa à Anthony un très mauvais souvenir. Il fut secoué par les cris stridents de Julia, qui habituellement, ne se plaignait jamais. Toute la nuit, il attendit dans la cuisine. Sa belle-mère lui avait dit que les accouchements étaient une affaire de femmes et il savait très bien que Julia n'aurait pas voulu qu'il la voie ainsi toute ouverte. Après un an de mariage, jamais encore il n'avait vu sa femme complètement nue.

Quand le bébé fut enfin expulsé de son corps meurtri, il fallut quelques minutes avant que Julia ne s'inquiète de lui. Sa première pensée fut que c'était enfin fini et qu'elle n'aurait pas pu tenir encore longtemps. Anthony, alarmé par le silence, attendit le cœur battant n'osant pas encore entrer. Il savait que M^{me} Rossiter, la sage-femme, viendrait le chercher quand Julia voudrait le voir. Quand il entra enfin dans la chambre, c'est d'abord vers Julia qu'il se dirigea. Ses joues étaient encore rouges d'avoir tant poussé. Les yeux très cernés, elle était épuisée et semblait endormie. En la voyant ainsi, Anthony ressentit une grande tendresse, mais se sentit aussi vaguement coupable.

À cause de lui, à cause du désir incessant que sa femme lui inspirait, elle avait souffert pendant presque deux jours entiers. C'était injuste, d'autant plus qu'il savait bien que, pour Julia, l'amour conjugal représentait un devoir et une corvée. La jeune femme ouvrit les yeux et vit les larmes dans ceux d'Anthony. Elle en fut émue et doucement lui sourit.

— Tu ne vas pas voir ton fils? lui demanda-t-elle d'une voix faible.

— Oui! Oui! Dans une minute, lui répondit-il en la regardant tendrement.

— Il pleure! Va le voir, Anthony!

Anthony prit son fils dans ses bras et fut surpris par sa figure toute chiffonnée. Il pleurait à chaudes larmes et ses petits bras tremblaient sous l'effort. Son père le serra contre son cœur et sentit tout à coup une grande affection pour ce petit être sans défense.

Au cours des premières semaines, les nouveaux parents reçurent beaucoup de visiteurs. Plusieurs firent discrètement allusion au baptême et finalement Anthony déclara ouvertement que le bébé, premier-né de la famille Grant, serait de religion anglicane. Julia eut à subir les sous-entendus ironiques des mauvaises langues et la fureur du curé Dionne. Heureusement, après quelques semaines, tout le monde oublia un peu. Dionne lui-même décida malgré tout de rester en bons termes avec la jeune famille se disant qu'il finirait bien par tous les convertir. Ce serait son missionnariat à lui! Les commères ayant épuisé le sujet, elles parlèrent d'autres choses et la vie suivit son cours.

Julia continua à se rendre à la messe et à la confession, seule. Bientôt, elle sut qu'elle était de nouveau enceinte. Après une grossesse assez difficile, en janvier de l'année suivante, un autre garçon vint au monde, le petit Gustave maigre et chétif.

Né avant terme, il resta longtemps couché dans la porte du poêle, emmaillotté dans ses langes. Presque toutes les heures, Julia devait lui donner le sein, car il buvait en très petites quantités. Mais alors que, de jour en jour, on s'attendait à le voir mourir, il finit par prendre des forces pour devenir plus vigoureux. Après sa grossesse et des relevailles qui, à cause de la fatigue d'un allaitement très assidu, avaient dépassé les quarante jours habituels, Julia

dut accepter les avances de son mari presque tous les soirs. Les mauvaises déchirures survenues lors des accouchements rendaient la pénétration encore plus douloureuse. Julia ne se plaignait pas, de toute façon on ne parlait jamais de ces choses-là, mais Anthony la sentait tendue et récalcitrante. Cela le désolait, car son désir venait d'abord de son amour pour elle.

Quelques mois plus tard, le ventre de la jeune femme recommença à grossir. Cette fois les nausées ne cessèrent pas après les premiers mois de grossesse. Julia mangeait très peu, car elle ne gardait presque rien. Gustave et Henri étaient encore tout petits, et elle ne pouvait se permettre de garder le lit. Vers la fin, pour lui permettre de se reposer un peu, Anthony demanda à sa belle-mère de venir s'occuper des enfants. Julia lui en fut reconnaissante, elle réussirait peut-être à reprendre un peu de mieux avant l'accouchement.

Couchée dans le grand lit de fer, elle passait des heures, les yeux dans le vide à regarder par la fenêtre. Pendant la journée, elle entendait les petits pleurer, mais elle se sentait étrangement détachée, comme si ces enfants n'étaient pas les siens, comme si elle ne faisait plus partie de cette maison. À l'extérieur, le printemps s'installait peu à peu. Le vieux noyer noueux et tordu qui poussait au bord du chemin commençait à faire des bourgeons. Très tôt un matin, dans le ciel rose, Julia vit un voilier d'oies sauvages qu'elle suivit des yeux aussi longtemps que possible. Et puis, avec le temps plus doux, les barges chargées de bois ou de foin recommencèrent à circuler sur le canal devant la maison.

Les enfants jouaient dehors presque tous les jours. Un bon après-midi, Henri entra doucement dans la chambre. Il tenait dans une main un petit bouquet de pissenlits et dans l'autre, la main de son frère qui essayait de le suivre en vacillant sur ses petites jambes. Dans l'embrasure de la porte, Marie-Jeanne regardait ses petits-enfants en souriant. Henri avait l'air si fier de lui que Julia

se sentit à la fois émue et honteuse d'avoir si peu pensé à eux ces derniers temps. Elle prit les fleurs et embrassa ses enfants en les serrant dans ses bras.

Quand elle fut de nouveau seule, elle regarda la chambre autour d'elle. On pouvait y voir un bel ameublement en chêne pâle. D'un côté du lit, la commode de l'homme, haute et étroite avec son miroir pivotant, de l'autre la commode de la femme plus large avec trois tiroirs légèrement bombés et une petite table de nuit de chaque côté du lit. Chacun des meubles était recouvert de napperons de dentelle que les sœurs de Julia avaient crochetés pour elle avant son mariage.

De jolis rideaux s'harmonisaient avec les napperons. Sur une des tables de nuit se trouvait une poterie d'aisance. Sur l'autre, un chapelet et un missel. En face du lit, devant elle, était placée leur photo de mariage, prise par un photographe ambulant trois semaines après la cérémonie et une image de la Sainte Vierge avec le Sauveur-enfant dans les bras. Quand elle était venue vivre dans cette maison, Julia aimait beaucoup cette chambre. Elle la trouvait très agréable. Elle eut soudain honte de s'être laissé décourager. Elle caressa son ventre presque tendrement en pensant au petit qui n'avait pas demandé à vivre. Probablement qu'il souffrait lui aussi, car il bougeait très peu. Julia en avait parlé à la sage-femme.

— Y en a pas deux pareils, peut-être que tu vas avoir un petit ben tranquille, lui avait répondu M^{me} Rossiter toujours optimiste.

Quelques jours plus tard, Julia épuisée par un long travail mit au monde une petite fille mort-née. La sage-femme se dépêcha d'envelopper le bébé dans une toile de lin, mais Julia cria de toutes ses forces qu'elle voulait la voir. On lui montra le petit corps fripé et exsangue. C'était bien une fille. Ses minces lèvres bleutées formaient une petite moue qui toucha Julia jusqu'au fond du cœur. Parfois au cours des longs mois d'hiver où elle se sentait si malade, Julia avait secrètement souhaité que ce bébé disparaisse. En la

regardant toute petite et pitoyable, Julia se sentit très mauvaise d'avoir eu des pensées si peu chrétiennes. Le Bon Dieu la punissait et elle l'avait mérité.

Pour lui faire plaisir, Anthony demanda au curé de venir bénir la petite morte et de réconforter Julia. C'est l'abbé Savoie qui leur fit une visite dans l'après-midi. Il baptisa la petite du nom de Félicité et confessa sa mère. Après avoir parlé au prêtre, la jeune femme se sentit un peu plus sereine, mais vidée de toute émotion. L'enfant fut enterrée sans autre cérémonie étant donné son âge. Deux jours plus tard, Julia était debout et commençait à préparer son jardin pour les semis. Son mari voulut la sortir pour lui changer les idées, l'amener veiller chez son père, mais elle rétorqua qu'elle avait beaucoup trop de choses à faire. Elle se remit au travail avec énergie et détermination en essayant de penser le moins possible à la petite Félicité. Quand elle le faisait, c'était pour se dire qu'elle était mieux morte plutôt que d'avoir à vivre une vie de femme.

Une année passa. La ferme Grant prospérait. Anthony avait acheté un autre cheval, quelques poules de plus et trois autres vaches. Il ne gardait qu'un couple de porcs pour la reproduction et tuait les autres pour la viande, chaque année au début de l'hiver. Il produisait du lait qu'il apportait à la fromagerie et du foin qu'un grossiste revendait à des marchands de Montréal et des États-Unis.

L'été, les surplus du jardin étaient offerts au marché avec les œufs. Anthony fournissait aussi du lait, des œufs et des légumes à Edmund Macdonald un de ses amis, propriétaire d'une auberge sur la rue Front. Il allait lui-même faire la livraison et en profitait toujours pour boire une chopine de bière avec les amis, malgré la mine scandalisée de sa femme à son retour quand elle sentait son haleine chargée d'alcool.

Au cours de la belle saison, on bâtit une cuisine d'été attenante à la maison. Le jour de la corvée, les voisins et les amis étaient venus prêter main-forte à Anthony. Julia, de son côté, avait préparé

à manger pour tout le monde. Sa bonne humeur était évidente. Cette construction venait briser la monotonie de son quotidien. La maison était pleine de monde, ses sœurs étaient là avec leurs enfants et la journée était magnifique. Et puis, ce serait bien agréable d'avoir cet ajout à la maison. Il faisait si chaud l'été dans la cuisine surchauffée par la cuisson des aliments.

Anthony regardait avec plaisir sa femme qui s'activait joyeusement ses deux petits pendus à ses jupes et il fut touché de la voir heureuse. À la fin de la journée, le travail était déjà très avancé. Avec la charpente érigée et le toit fermé, Anthony pouvait terminer la construction seul en quelques jours. Le soir venu, les hommes firent un grand feu de joie et tout le monde s'assit à la belle étoile. Anthony sortit son harmonica, William son violon et la soirée se termina en musique et en chansons.

La bonne humeur de Julia ne dura pas. En septembre, elle sut à ses nausées persistantes qu'elle était de nouveau enceinte. Après l'amertume des premiers jours, elle se résigna sachant que cela devait arriver un jour. Avec le temps qui passait, elle regardait avec un peu de dégoût ce ventre rond qui rendait son état de plus en plus évident. À la fin de ses grossesses, elle restait au fond de l'église le dimanche ne voulant pas que tout le monde voie cette rondeur un peu indécente. Elle essayait le plus longtemps possible de cacher son ventre sous de larges jupes, mais à chaque enfant cela devenait plus difficile.

Après un long hiver, une petite fille vint au monde chez les Grant en mai 1867. Elle était forte et en santé et ressemblait beaucoup à Anthony. Une touffe de cheveux roux encadrait son mignon petit visage. Le père fut très heureux d'avoir enfin une fille, la mère fut surtout soulagée que cela soit enfin terminé. On lui donna le nom de Géraldine parce que c'est un nom qui se disait aussi bien en français qu'en anglais et comme cela se devait, elle devint anglicane comme son père.